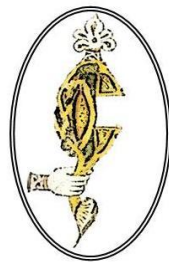


**TOUS MES AMOURS  
PÉRISCOPES AVEUGLES**



**СВЕ МОЈЕ ЉУБАВИ - СЛЕПИ ПЕРИСКОПИ  
SVE MOJE LJUBAVI – SLEPI PERISKOPPI**

**ALEKSANDAR PETROVIĆ**

**EXTRAITS**

Traduit du serbe par Brigitte Mladenović et Ljiljana Đurić

**Juin 2016**

**I**  
**COMMENT J’AI DÉCOUVERT**  
**LA CHANSON *DJELEM, DJELEM...***

En 1963 j’ai commencé à réaliser pour la société de production « Dunav film » des actualités cinématographiques appelées « journal critique ».

C’était pour l’époque un projet audacieux. En réalité, c’étaient des actualités d’opposition, en quelque sorte. Bien évidemment, les actualités cinématographiques officielles parlaient des extraordinaires réalisations et des pérégrinations du « plus grand des fils des peuples de Yougoslavie »...

Pour que mon idée soit acceptée, j’avais imaginé que le premier numéro de mon journal commencerait et s’achèverait par une « extraordinaire réalisation » et qu’à l’intérieur de ce cadre triomphal le tableau comporterait trois taches sombres.

Il s’est écoulé beaucoup de temps depuis, et je ne me souviens plus de la première tache... D’ailleurs, ce devait être quelque chose d’insignifiant, car, si cela avait été important, je m’en souviendrais.

La deuxième tache, c’était le pont sur la Save, à proximité de Železnik... Un investissement mégalomane raté, qui à l’époque servait déjà depuis une dizaine d’années d’aérodrome pour les oiseaux esseulés et de refuge pour les sans-abris ; les toits d’une dizaine de cabanes pointaient au-dessus de la rambarde du pont !

Mais ma petite histoire est liée à la troisième tache. Dans les villes de province, les clubs de boxe poussaient comme des champignons. Sur des rings improvisés, des gamins sans entraînement défonçaient la gueule de leurs adversaires et, bien entendu, il arrivait que cela se termine mal.

C’étaient, en règle générale, des pontes locaux qui tiraient les ficelles de ces clubs : le président du comité du parti, le maire et le chef des services secrets locaux...

D'une certaine manière, on peut conclure aujourd'hui que ce culte de « la boîte suicidaire » était une manifestation de la férocité des autorités communistes provinciales. Mais moi, je n'allais pas si loin dans mon petit film, je n'étais qu'un documentariste.

Un cas de ce type, à savoir la mort d'un gamin non entraîné sur un ring, s'était produit dans la ville de Sombor.

Nous avons loué une Fiat 1300 (un très bon véhicule ; j'ignore pourquoi on a cessé d'en fabriquer et on est passé à la Fiat 101 avec son système de braquage impossible) et nous avons pris la route : le caméraman Steva Radović, l'assistant réalisateur Koca, l'assistant opérateur Fica et moi, réalisateur et chauffeur.

A cette époque, quand on bifurquait au niveau de Srbobran pour prendre la direction de Sombor, sur neuf kilomètres la route était droite comme une flèche. Mais au neuvième kilomètre elle tournait brusquement à droite. Si brusquement que ce virage s'appelait le « virage de la mort ».

Il pleuvait des cordes. Et moi, j'avais mal à la tête... Fica me massait la nuque... Il prétendait être un expert en la matière et pouvoir faire disparaître mon mal de tête.

La pluie, la route droite, le massage de la nuque et le « virage de la mort »... Vous devinez : quelque chose devait arriver !

Permettez-moi d'essayer de me justifier un peu : quelques jours avant notre rencontre avec « le virage de la mort », le panneau de signalisation avait été renversé par une tempête.

Quoi qu'il en soit, voici le choix que j'avais : soit je tournais légèrement à gauche en direction de la cour non clôturée d'une maison, soit je continuais tout droit vers un champ de maïs.

Il était absolument exclu de tourner brusquement à droite...

La voiture aurait fait un tonneau...

Je tournai légèrement à gauche, mais la voiture fit tout de même un tonneau !

Le malheur est plus fort que nous. Il y a des jours où il vaudrait mieux ne pas sortir de son lit... Si les gens étaient raisonnables, ces jours-là ils resteraient couchés la tête sous la couette, et attendraient le matin suivant. Le jour dont je vous parle faisait partie de ceux-là. Ajoutez encore au mal de tête et aux neuf kilomètres de route droite avec le « virage de la mort » au bout, à la pluie diluvienne et au panneau de signalisation renversé, un facteur supplémentaire de risque : le fossé envahi par les herbes.

Les roues s'enfoncèrent dans le fossé et la voiture se renversa... Mais étant donné que je conduisais lentement, comme dans une séquence au ralenti, elle bascula tout d'abord sur le côté, puis sur le toit, avec les roues tournées vers le ciel pluvieux...

Il régna pendant quelques instants un silence absolu... Puis j'appelai tout le monde... L'équipe était au complet, saine et sauve... Un fou rire hystérique retentit...

Nous commençâmes à nous extirper du véhicule en crevant de rire !

Puis la voiture fut remise sur ses roues. C'était, comme je l'ai déjà dit, une bonne voiture. Elle nous emmena le soir même jusqu'à la ville de Sombor. Juste devant le vieil hôtel de Sombor qui possédait deux curiosités : des toilettes parmi les plus horribles des Balkans, et l'un des meilleurs orchestres tziganes des Balkans, je dirais même le meilleur (si tant est que la plaine de Pannonie appartienne aux Balkans).

Cela ne rime à rien de parler de ces toilettes, car elles sont différentes aujourd'hui... Quant à la musique, il faut en parler, précisément parce qu'elle n'existe plus...

Je dois le dire tout de suite : j'ai écrit ces lignes en l'honneur du père Mikajlo Lakatoš, un homme merveilleux, ou un Rom merveilleux, si vous préférez, puisqu'en tzigane, le mot rom signifie homme.

Dès le seuil de l'auberge, nous entendîmes, en provenance de l'estrade, à travers la fumée et en dépit du vacarme, les

sons du futur hymne tzigane *Djelem, djelem...* qui s'envolait dans la nuit par la porte ouverte... Car la chanson *Djelem, djelem...* est bien une chanson du père Mikajlo Lakatoš. Je l'entendis alors pour la première fois à Sombor, et aujourd'hui, il est clair pour moi que les jours de poisse, il ne faut pas toujours rester sous la couette... Car à la fin de la journée, c'est peut-être une chanson angélique qui vous attend.

Quoi dire encore sur Mikajlo Lakatoš ? Mes chers Roms, vous avez le cœur plus grand que n'importe qui... Et celui de Mikajlo était l'un des plus grands, un vrai cœur de Rom...

Les sons de votre hymne, la chanson *Djelem, delem...* (et j'ai contribué moi aussi un peu à en faire votre hymne) flottent aujourd'hui encore au-dessus des toits de Bolman, Apatinska Mala, Bogojevo, Nikolinci, Monoštor, Balata, Mali London... On les entend parfois même la nuit à Belgrade, en contrebas de la morgue actuelle et de la clinique universitaire, là où se trouvait avant la guerre le quartier appelé Jatagan Mala, ce qui signifie le bout du monde.

Dans cette auberge de Sombor, j'ai trouvé le cadre pour mon journal critique numéro 1 : les chemins, les routes, bien entendu... Car dans la chanson *Djelem, djelem...*, non seulement la musique suggère une sensation de vol, de voyage, mais les paroles sont également consacrées au voyage (*Je voyage, je voyage*, etc.). Et on ne peut pas contester le fait qu'en Yougoslavie, de 1945 à 1963 on avait construit douze mille kilomètres de routes goudronnées... Et j'ai placé les trois taches noires dans le cadre éclairé par les phares des voitures circulant sur les nouvelles routes yougoslaves, avec la chanson *Djelem, djelem...* comme musique d'accompagnement, donnant des ailes à ces routes...

Mais cela n'a servi à rien... La censure communiste n'avait absolument pas d'oreille : le deuxième numéro de mon « journal critique » n'est jamais paru.

Cependant, moi aussi, je les ai bien embobinés : j'ai utilisé la chanson *Djelem, djelem...* dans le film *Trois* et dans *J'ai même rencontré des Tziganes heureux*.

Et le père Mikajlo apparaît en tant qu'acteur dans ces deux films, de même que la petite Olivera, qui a chanté merveilleusement bien *Djelem, djelem...* à l'Olympia, bien mieux que Tereza Kesovija, qui est par ailleurs ma chanteuse préférée.

Le père Mikajlo est décédé depuis longtemps.

Qu'il repose en paix.

Si ma petite histoire ne vous a pas semblé trop ennuyeuse, la prochaine fois je vous raconterai celle du bassiste Djoka (qui était aussi chanteur), du village de Deronja. Il aurait pu faire concurrence à Louis Armstrong...

Djoka, lui aussi, est décédé...

Avant cela, il m'avait emprunté un peu d'argent pour se soigner de la syphilis. Qu'il avait attrapée en baisant une Allemande, paraît-il.

La légende dit qu'il s'était endormi complètement ivre sur la route à côté de sa contrebasse, et qu'un imbécile l'avait écrasé... J'espère que ce n'était pas un Allemand.

Je vous parlerai aussi du violoniste Toša, fils de la mère Stojana... Toša ressemble à une perche (autant que moi à un tonneau ou, comme Mihiz aime le dire, à un poêle de la plaine du Banat)... Mais il pète le feu.

Et il joue...

Comment ? Pour le savoir, il faudrait que vous l'écoutez... Je suis incapable de le décrire...

Je peux seulement le filmer.

Je ne peux pas résister à l'envie de terminer encore une fois mon histoire par une blague.

Un soldat de la FORPRONU, originaire du Kenya, est de retour dans son pays... Ses voisins lui demandent : « Comment sont les gens là-bas, dans les Balkans ? »

« Ce sont des gens bizarres... », répond le soldat des Nations Unies. « Ils égorgent, mais ne mangent pas la viande... ».

## II. L'AMÉRIQUE ET LE MYTHE D'ICARE

Il existe deux moments de la vie dont aucun être humain ne peut se souvenir : celui de sa naissance et celui de sa mort.

Nous nous rappelons la naissance et la mort des autres... Notre propre naissance et notre propre mort, nous ne pouvons pas nous en souvenir.

Et pourtant, dans toute biographie, que ce soit celle d'un empereur ou d'un mendiant, ce sont deux instants incontournables, solennels, marquants.

Mais une idée me tourmente depuis longtemps déjà : lequel de ces deux instants est joyeux et lequel triste ?

Et autre chose encore. Imaginez que vous soyez obligé de revivre la partie de votre vie qui est derrière vous ! Telle exactement que vous l'avez vécue. Sans rien pouvoir y changer, rien corriger, rien éviter, ou, disons, rien sauter...

Regardez, je vous en prie, ce qui s'est passé autour de nous et ce qui se passe à présent...

Deux guerres, des hécatombes, tout un pan d'histoire, tout cela a été oublié dans ce cauchemar de moins de 365 jours... Quelques dizaines de voyous n'ont pas réussi à se mettre d'accord sur le partage du butin et toute une période historique est effacée comme si elle n'avait jamais existé.

Quiconque voudrait-il revivre ces soixante-dix dernières années, ou ces soixante, cinquante, quarante, trente dernières années ?

L'être humain se résume aux pleurs de sa venue au monde et à l'instant où se ferment ses yeux qui ne verront plus jamais rien. Entre ces deux instants il ne fait que s'épuiser en efforts ininterrompus pour toucher un point insaisissable dans son dos...

Et la meilleure preuve qu'il n'existe rien au-delà de notre mort, c'est qu'il n'existait rien avant notre naissance...

Des fenêtres de l'hôpital Saint Barnabé on aperçoit les ruines du Bronx et la ville de New York qui s'étend à perte de vue...

On voudrait être un oiseau, vivre l'un de ces rêves d'enfant, dans lequel on vole, sans crainte de se fracasser au sol.

C'est vraisemblablement de cette situation qu'est né le mythe d'Icare !

C'est pourquoi il faut considérer le Bronx et ses ruines comme le centre de cercles concentriques, comme une source...

Tout le monde moderne a été conçu dans le désert du Sinaï. Des bergers cherchaient la solution d'une énigme dans le ciel du désert...

Mon texte précédent, *Pâques dans le Bronx*, m'a laissé dans la bouche un goût amer. Pendant plusieurs jours je me suis demandé pourquoi. Et hier j'ai deviné ! C'est que, mon vieux Petrović, tu t'es comporté en raciste... Toi, qui depuis cinquante ans envies la liberté des Tziganes et te maudis toi-même d'avoir choisi une vie en cage...

Mais revenons à notre dilemme initial : qu'est-ce qui a le plus de valeur, la naissance ou la mort ?

On pourrait considérer le problème sous l'angle suivant : il n'existe pas de plus grande liberté que celle du choix du jour et du moment de sa mort. Car, si en ce qui concerne la naissance, on est un esclave, pour ce qui est de la mort, on est un homme libre...

La majeure partie de la population du Bronx et de tous les ghettos américains ne pensent pas ainsi. Ils ont connu, bien avant le personnage de Lafcadio de Gide, les charmes de « l'acte gratuit »... Ils s'efforcent de choisir chacun des instants de leur vie.

Mis à part leur naissance, ils font en sorte que personne ne leur prescrive quoi que ce soit...



Pourquoi nettoieraient-ils leurs chaussures, si de toute façon elles doivent être salies le lendemain ?

Pourquoi travailleraient-ils si, en travaillant, ils gaspillent leur temps libre ?

La déchéance est pour eux une source de liberté...

Cela veut-il dire que ces ghettos ne sont que des dépotoirs ?

En aucun cas !

Ces dernières décennies les ghettos américains sont une source de fermentation de la culture américaine et de tout le nouveau « american way of life »...

Ce phénomène a pris, bien entendu, des dimensions mondiales, car ce nouveau « american way of life » est devenu un modèle pour le monde entier : des baskets et du rock and roll à la littérature, la peinture, le cinéma, la musique...

Et derrière tout cela on aperçoit un visage noir souriant venu des plantations du Sud ou des Caraïbes...

Des feux brûlent dans des tonneaux aux coins des rues de Harlem, de Watts, du Bronx. ..

Il y a des graffitis sur les murs des ghettos...

Au crépuscule les fenêtres ouvertes laissent échapper une musique assourdissante, pareille à celle qui retentit dans toutes les Jatagan Mala du monde.

D'ailleurs, tous les grands cycles de la vie et de l'histoire ne commencent-ils pas au cimetière, c'est-à-dire dans le pourrissoir du passé ?

Dans ces ghettos, les gens portent encore dans leurs yeux des silhouettes d'éléphants, d'antilopes, de lions et de gorilles... Les gens font encore partie du paysage. Dépérissement et naissance...

Tout un monde qui est resté fidèle à ses racines se penche ces dernières années sur les gratte-ciels de Manhattan et les magnifiques avenues du New Jersey.

La vie dans les ghettos des villes américaines doit être considérée comme un terreau pour le futur.

Cela fait plus d'un demi-siècle que nombre d'Américains jettent des regards curieux vers les ghettos noirs...

Tout a même commencé plus tôt... à la Nouvelle Orléans !

Tout d'abord ils ont prêté l'oreille à la musique... Et la musique est la reine de la vie !

Ensuite ils ont observé les habitudes des anciens esclaves et des immigrants des Caraïbes...

Une nouvelle anthropologie est née.

Un mélange de puritanisme et d'irresponsabilité africaine des Caraïbes...

Les Américains se sont rappelés les charmes de leur enfance...

En 1966 je me suis retrouvé à Los Angeles.

C'est là que j'ai senti pour la première fois le goût du rock and roll.

A cette époque un homme entreprenant a remarqué qu'il se passait quelque chose de nouveau...

L'homme d'affaires en question, dont j'ai oublié le nom, avait construit sur tout le continent, de la côte orientale à la côte occidentale, et du Canada au Mexique, un réseau de « Cheetah clubs ». Les Cheetah clubs, ce sont de grands entrepôts, de grands hangars, où on peut mettre plusieurs milliers de personnes. Au fond du hangar se trouvent plusieurs estrades d'une hauteur de dix à quinze mètres. Sur les estrades, des orchestres...

Dans ces Cheetah clubs on a vu apparaître deux choses importantes : les musiciens étaient masqués, et la musique était accompagnée d'un éclairage psychédélique... tout menait donc à l'état de transe... Et on sait que cet état est le refuge des civilisations primitives. L'Amérique hautement civilisée avait trouvé son stimulant...

Sur le sol du hangar – du Cheetah club, un espace de la taille d'un autodrome, ondoyait une foule de PLUSIEURS MILLIERS de jeunes gens et jeunes filles... Tous tendus vers un même but : l'état de transe... Exactement de la même façon que les ancêtres des esclaves, grisés par le son des tam-tams, volaient à travers la danse vers le divin, c'est-à-dire une conscience illimitée de soi et du monde.

Un an plus tard... Au mois d'octobre... à San Francisco.

Mon ami Henri Chapier et moi, nous sommes allés dans un quartier entièrement occupé par des hippies.

Dans des maisons de style « New England » s'était installé tout un monde qui menait jusqu'au paroxysme la vie sans contraintes du ghetto.

A cette époque les familles anglo-saxonnes voyaient disparaître leurs jeunes gens et leurs jeunes filles de la même façon que les étoiles s'éteignent dans le ciel le matin – sans laisser aucune trace.

Les parents à moitié fous de douleur lançaient des avis de recherche et promettaient des récompenses...

Tandis que leurs enfants traînaient dans des colonies de hippies comme celle-ci à San Francisco (l'une des plus importantes). On ne savait pas comment s'appelaient les personnes qui y vivaient, ni d'où elles venaient, ni avec qui elles faisaient des enfants... Les bébés poussaient comme des plantes...

Et tout était très coloré. Dans les rues déambulaient des filles aux vêtements très étranges... J'ai été particulièrement ébranlé par leur attitude vis-à-vis des enfants. Il faisait froid et les jeunes filles portaient leurs bébés, comme s'il s'agissait d'éléments de décor, et non d'êtres vivants. Leurs petits pieds et leurs petites mains étaient rouges de froid. J'ai pensé : ceux qui survivront, vivront cent ans !

Et imaginez qui nous avons encore rencontré là ! Une Russe ! Elle s'est réjouie quand j'ai prononcé quelques mots en russe, puis j'ai poursuivi en serbe... Elle était née en Amérique. Mais parlait russe comme si elle était arrivée de Saint Péters-

bourg la veille... Alors que sa famille s'était installée en Alaska au siècle précédent. Elle ne nous a pas expliqué comment ni pourquoi elle était venue d'Alaska à San Francisco...

Sur un grand espace désert, une sorte de square, s'étaient rassemblés plusieurs milliers de hippies... Ils attendaient patiemment que l'orchestre monte la sonorisation sur le camion.

Puis la musique a commencé... Une musique tirant ses origines de Harlem, du Bronx, de Watts et des autres ghettos... Et des cafés du Middle West ; car, qu'est-ce que le rock and roll sinon un mélange de blues et de folk... En fait, c'est comme chez nous : les Tziganes et les chanteuses de cafés... Mais le tout ennobli par le Nouveau Monde, l'Amérique, qui a tout emprunté aux autres et a rendu tout ce qu'elle a emprunté meilleur, plus grand, plus neuf...

La réalité a disparu des yeux de ces quelques milliers de jeunes. Il s'est formé un tourbillon magique... Tout s'est mué en musique, et la musique en transe...

J'ignore pourquoi, je me suis souvenu de l'Océan, du Pacifique...

Le boulevard Santa Monika fait plus de seize kilomètres...

Il commence à Hollywood, et se termine sur le rivage du Pacifique. Il se termine ! dis-je ... Il se prolonge dans le Pacifique ! A l'endroit où le ruban d'asphalte touche la côte, c'est là que commence une immense jetée en bois... Au bout de cette jetée a été construite une grande baraque en bois. Dans la baraque un spectacle permanent : un panoptique de magie noire... Et tout de suite plus loin, le miracle de l'océan... La mer et le ciel – le zodiaque !

Je me souviens encore : je me tiens au bout de la jetée, des images du Pacifique me viennent à l'esprit, des souvenirs d'une promenade en bateau au large d'Acapulco... L'éclat du soleil... Et de grandes tortues qui, telles de petits bancs de sable, apparaissent et disparaissent sur la face ridée de l'océan...

Je me souviens de la conversation que j'avais eue avec Dragan quand il avait trois ans :

Question : « A quoi tu penses, Dragan ? »

Dragan : « A Rovinj... »

Question : « Et comment tu penses à Rovinj ? »

Dragan : « Je pense que c'est beau... »

Question : « Et pourquoi c'est beau ? »

Dragan : « A cause de la mer... »

Question : « Est-ce que tu préfères te baigner dans la mer ou la regarder ? »

Dragan : « Je l'aime en général... »

Et de nouveau ont retenti des chœurs d'anges...

Et là-bas... Quelque part au loin... Là où le Pacifique touche le ciel, des paroles s'inscrivent sur l'eau ou dans le ciel, je suis incapable de le préciser.

La naissance et la mort sont deux visages d'une même réalité. Il n'y a pas de fin... La disparition est une forme de commencement... Il n'existe aucune raison de choisir entre la naissance et la mort – c'est Dieu qui a choisi.

### III.

#### TCHETNIKS, PAYSANS, ALLEMANDS ET RUSSES

Après une pénible traversée des gorges des Rodhopes, l'Armée rouge se retrouva sur la voie ferroviaire près de Svilajnac.

C'était un spectacle divin !... Et moi, j'en jouissais du haut d'un mont à proximité du village Rakinac.

Face à Svilajnac, au bord même de la voie, se dressait un bunker. Les Allemands en avaient construit des centaines de semblables en Serbie : de forme carrée, avec un étage et des meurtrières percées au sommet, comme une version attardée des forts du Moyen Age.

Les membres de l'équipe du bunker allemand se bronzèrent au soleil hivernal. Certains parmi eux se raserent, d'autres firent une toilette de chat...

Au loin, au bord de la rivière Morava, apparut tout à coup un petit nuage de poussière... Il s'approchait du bunker... Au milieu de la poussière se dessinaient petit à petit les sombres contours de trois motos. De trois side-cars, en fait.

Les membres de l'équipe du bunker cessèrent de se raser et de faire leur toilette. Leurs regards se perdirent dans la direction des side-cars... dont provenaient des rafales de coups de feu !

(Evoquer aujourd'hui cette scène me fait penser à un western de Sam Peckinpah mutilé par les ciseaux de la censure.)

Plusieurs Allemands rentrèrent en courant dans le bunker pour prendre leurs armes... Les autres, à moitié nus, certains juste en slip, se mirent à courir le long de la voie ferrée, dans la direction de Markovac.

Ceux qui étaient rentrés dans le bunker furent tués pour ainsi dire sur le seuil... Les soldats de l'Armée rouge n'avaient même pas pris la peine de descendre de leurs motos.

Les autres, ceux qui couraient à perdre haleine dans la direction de Markovac, furent descendus un à un, comme des lièvres...

Il me semblait, à moi, qu'on les tuait avec une sorte de délectation, sans hâte.

Les chars n'étaient arrivés que plus tard ; leur convoi s'était traîné pendant trois jours sur la « route impériale ». Un convoi sans fin de ferraille terrifiante...

Le quatrième jour, dans le village de Rakinac on effectua « la remise » d'un groupe d'une trentaine de soldats allemands prisonniers.

Une dizaine de jours avant l'arrivée des Russes, les tchetniks avaient attaqué le train qui transportait – « évacuait » – du matériel de guerre de Grèce. L'équipage du train avait été fait prisonnier, une partie du matériel détruite.

Et puis, les tchetniks avaient disparu...

Les Allemands prisonniers étaient restés dans une étable ; les paysans montaient la garde...

Trois soldats de l'Armée rouge arrivèrent dans la cour où se trouvait cette étable. J'engageai la conversation avec eux. L'un des trois était un noiraud maigrichon. Il avait à peine seize ou dix-sept ans.

Il était originaire de Crimée. Un volontaire... Il dit en souriant, les Allemands ont tué tous les miens... Le deuxième était de taille moyenne, large d'épaules, bien campé. Plutôt balèze... Un mécanicien moscovite. Le troisième venait de Sibérie. Il avait un visage anguleux, marqué par la vérole... Semblable aux visages sur les affiches de propagande allemande sur lesquelles était posée la question suivante : « Ces hommes sont-ils vraiment vos frères slaves ? ».

Le garçon venant de Crimée et le Moscovite portaient des mitraillettes, le Sibérien un fusil mitrailleur russe avec un grand chargeur circulaire sur la partie supérieure du canon.

Les paysans firent sortir les prisonniers allemands et leur ordonnèrent de s'asseoir.

Jusqu'à cet instant, les Allemands ne savaient pas en quelles mains ils allaient être remis... Quand ils virent les Russes, le sang se retira de leurs visages...

Le Moscovite demanda aux paysans s'ils avaient pris aux Allemands de l'argent et d'autres objets de valeur. Ceux-ci expliquèrent que les prisonniers n'avaient rien sur eux quand ils étaient arrivés. Ils avaient été fouillés minutieusement, mais on n'avait rien trouvé (la vérité était quelque peu différente).

Le volontaire de Crimée fouilla les Allemands une seconde fois. C'était un vrai professionnel... Il trouva une quantité de montres, d'alliances, de bagues et d'argent. Dans les épaulettes, dans les ourlets des vestes et les coutures des braguettes, dans les cols...

A la fin de la fouille, ahuris et sans pouvoir en détacher les yeux, les paysans regardaient les mains du soldat pleines de trésors... J'avais l'impression qu'ils maudissaient leur maladresse et leur destin amer.

Le soldat de l'Armée rouge était, cependant, une âme charitable. Il jeta le butin parmi les paysans...

C'était comme quand lors d'un mariage quelqu'un s'écrie « Eh le témoin, délie les cordons de ta bourse ! ».

Le Moscovite demanda s'il y avait des Russes parmi les prisonniers. Un grand gars se leva...

Le Moscovite l'abattit sur le champ.

Le lendemain, je descendis de Rakinac à Markovac. A l'entrée du village, mes trois amis russes se tenaient assis au bord de la « route impériale ». Ils jouaient à un jeu de cartes semblable au blackjack, avec, comme mise, un ersatz de chocolat allemand.

J'étais jeune et plein de compassion... Je demandai au soldat de l'Armée rouge où étaient les Allemands de Rakinac. Le Sibérien éclata d'un grand rire russe, amical, puis d'un geste indiqua la terre sous laquelle ils étaient ensevelis et ajouta : « Ils ne sont plus de ce monde... ».

Ils me firent cadeau d'une tablette de chocolat.



Et tandis que j'entrais lentement dans Markovac par la « route impériale » tout en grignotant le chocolat allemand (qui était infect, par ailleurs !), je vis arriver à ma rencontre un autre soldat de l'Armée rouge... Sans casque, beau comme un dieu !

Soudain, derrière les toits des premières maisons, on vit apparaître une « cigogne », un avion allemand... Il volait bas, touchant presque les cimes des arbres...

Les balles tirées de la « cigogne » s'enfonçaient dans la poussière de la « route impériale »...

Je me précipitai dans le fossé la tête la première...

Le beau soldat, lui, ne s'arrêta même pas. Il continuait à marcher au milieu de la route, comme sur une promenade...

Et il s'en sortit indemne !

Je lui posai une question stupide: « A qui est cet avion ? »

« A Ghitler... » – répondit l'apollon.

Première édition en serbe : 1995